

Le 24^e festival international du film sur l'art

Paquerette Villeneuve

Volume 50, Number 203, Summer 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52534ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, P. (2006). Le 24^e festival international du film sur l'art. *Vie des arts*, 50(203), 42-43.

LE 24^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

Paquerette Villeneuve

LA CONSTANCE DE SA PRÉPARATION
ET LE PROFESSIONNALISME
DANS SA RÉALISATION ONT PERMIS
AU FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM SUR L'ART DE DEVENIR
AU FIL DES ANS UNE RÉFÉRENCE
INTERNATIONALE DANS LE DOMAINE
DES FILMS SUR L'ART. MODESTE
À SES DÉBUTS – 50 FILMS DANS
UNE UNIQUE SALLE EN 1981 –
L'ÉVÈNEMENT, QUI OFFRAIT CETTE
ANNÉE PLUS DE 275 FILMS,
EST MAINTENANT RÉPARTI
DANS HUIT SALLES.

Par la diversité des sujets qu'il aborde (architecture, théâtre, cinéma, danse, littérature, musique) le FIFA va au-devant des attentes d'un public plus avide de culture que certains se plaisent à le croire, et qui ne cesse de grandir. Comme il traite de la création sous ses aspects les plus divers, on est toujours assuré de s'y trouver en bonne compagnie. Il attire en outre à Montréal des réalisateurs, des producteurs et des programmeurs du monde entier : il en est venu cette année de Belgique, du Danemark, de l'Espagne, de la Finlande, de la France, de l'Italie, de la Suède, de la Suisse, du Burkina-Faso, du Japon et des États-Unis. Enfin, les comptes rendus larges et

variées que lui assurent désormais les médias contribue à accroître son rayonnement.

LE PALMARÈS

Première des six catégories du FIFA, *Carrefour de la Création* réunit les films obligatoirement inédits que le jury sera appelé à récompenser. Des 41 œuvres proposées cette année, douze ont reçu des prix. Cela peut sembler beaucoup si ce n'est que, grâce à son rayonnement international, les récompenses que le FIFA attribue représentent pour les lauréats un encouragement à poursuivre leur travail, malgré la pauvreté des moyens mis à leur disposition.

Le Grand Prix a été attribué à *The Hermitage Dwellers*, « Les habitants de l'Ermitage », de Aliona van der Horst. Russe par sa mère, la réalisatrice décèle aisément dans cette langue la trace des émotions. Au lieu de concocter un « travelogue » dans les salles du musée, elle a confié à quelques-unes des personnes qui y travaillent le soin de faire partager aux spectateurs quelques aspects de leur vie quotidienne. Ainsi « habité » par ceux qui l'animent, on sent combien l'Ermitage représente un précieux patrimoine : il est resté intact malgré les événements tragiques de l'Histoire qui ont aussi marqué la vie de chacun. De façon parfois même excessive, comme en témoigne l'histoire de cette dame qui a refusé une demande en mariage pour ne pas quitter « son univers ».

Le Prix du Jury a été accordé à *Traces, Empreintes de femmes* de Katy Léna Ndiaye, cinéaste du Burkina Faso. Intéressante à titre de première œuvre, *Traces* semble toutefois un choix prématuré. Si les scènes tournées avec la connivence futée des grands-mères qui interprètent leur propre rôle sont savoureuses, le

montage, revenant sur les mêmes détails, laisse à désirer.

À *Paul Klee – Le silence de l'ange*, a été dévolu le Prix du meilleur film éducatif. Rien à dire ici car il n'est pas une œuvre de Klee, mélange d'émerveillement enfantin et de structure rigoureuse, qu'on se plaindrait de revoir.

Le Prix du meilleur portrait a été partagé entre *René Depestre, chronique d'un animal marin*, d'où ressort surtout un Aimé Césaire sobre de paroles mais d'une forte présence, et *Bergman – une trilogie* de Marie Nyreröd. L'ensemble – 3 films de 58 minutes – est impressionnant, la jolie intervieweuse parvenant à tenir jusqu'au bout un dialogue avec le fils de pasteur adroit à glisser entre les questions. Sans doute, sa fraîcheur a plaidé pour elle auprès de l'octogénaire vivant seul sur son île. Elle nous y fait retrouver dans son intimité l'artiste sensible et le métaphysicien métaphorique obsédé par la mort. On apprend aussi comment Bergman est devenu metteur en scène : à la suite d'un coup de téléphone du ministre des Affaires ecclésiastiques lui offrant la direction de Dramaten, le grand théâtre national!

Prix du meilleur film de télévision : *Bacon's Arena* n'a pas le punch du film de Pierre Koralnik présenté en 2003 mais correspond à ce que se devait de faire un organisme d'État comme la BBC : réunir le maximum de références sur un peintre aussi important. Étant donné sa faculté de rébellion, on ne s'étonne pas d'apprendre que Bacon, fils d'un très stylé britannique éleveur de chevaux de course, a développé très tôt une allergie aux animaux. Jolie pirouette de ce tourmenté : « J'ai peur de la violence. J'ai perdu toutes mes dents avec mes amis! »

Building the Gherkin – meilleur reportage – est un documentaire assez divertissant sur les aléas d'un projet londonien un peu fou.

Mention spéciale pour *Minotauro-maquia, Pablo dans le labyrinthe*. Film d'animation assez original avec Picasso et ses modèles devenus des marionnettes. Le scénario est un peu tiré par les cheveux, mais l'œuvre surpasse nettement l'horrible *Giacometti* primé l'année dernière. Mention aussi aux *Visions de l'enfer* sur le peintre Adolf Aaron Frankl, survivant des camps de concentration nazis. Hélas! Le tragique du destin ne fait pas à lui seul la qualité d'une œuvre.

Prix de la création : *Birth-Day*. Mise à part la séquence hilarante où des danseurs déguisés en personnages de cour caracolent comme des automates sur une musique endiablée, le film comprend beaucoup de remplissage de la part d'un chorégraphe qui se bat un peu les flancs pour avoir l'air génial. *Point de fuite*, de la compagnie O Vertigo, a été nommée Meilleure œuvre canadienne. On est ici dans la psychologie figurative, alors que la danse est expression et non illustration. Il est vrai que filmer des chorégraphies avec une caméra morcelant constamment l'espace n'est pas tâche facile. *Le Rossignol*, dont le clinquant a plu, s'est vu attribuer le Prix du meilleur essai.

D'EXCELLENTS MOMENTS HORS PALMARÈS

D'abord *Shadowing the Third Man*, tiré par Carol Reed du roman de Graham Greene et tourné dans les ruines de Vienne au début de la guerre froide. Le tournage n'avait pas été facile. Orson Welles, qui jouait « le troisième homme », disparaissait régulièrement et c'est Reed qui l'a

doublé pour les scènes dangereuses de la poursuite dans les égouts. Puis un conflit s'était élevé entre la vision réaliste de l'Européen Reed, soutenu par son producteur d'origine hongroise, et le magnat hollywoodien David O. Selznick. Ce dernier voulait pour la vedette féminine « de belles toilettes », alors que dans la capitale dévastée, le simple imperméable que portait Alida Valli était plus à sa place. Réticent au départ, Selznick n'en garda pas moins pour lui tous les profits réalisés sur le marché américain.

Marc-Antoine Charpentier, un automne musical à Versailles de Olivier Simonnet est un pur délice. Installés dans le château royal, Jordi Savall et Christophe Roussel dirigent plusieurs extraits d'œuvres du compositeur dont la vie, racontée à travers les lieux qu'il anima, sert de trame. Les prises de vues allant d'un interprète à l'autre, d'un instrument à l'autre avec tact et finesse, rendent l'œuvre du grand maître baroque proche de la sensibilité du spectateur d'aujourd'hui. Les commentaires de Catherine Cessac complètent sans vibrato inutile cet harmonieux intermède.

Pas de FIFA sans découverte. Ici s'impose *Michael Palin and the mystery of Hammershøi*, qui propose l'histoire d'un peintre danois ayant vécu de 1864 à 1916. Le sens de la lumière sur les espaces presque vides de ses tableaux pour lesquels sa femme, vue de dos, servait généralement de modèle, est toujours aigu. Dans un paysage d'Elseneur, il se montre presque cubiste. Grâce à son admirateur, l'ex-Monty Python Michael Palin qui a suivi ses traces jusqu'au Danemark, Hammershøi, apprécié à son époque de rares amateurs dont tout de même Diaghilev et Rilke, est sorti de l'oubli.

L'intuition intuitionnée d'André Desrochers, émergeait sans conteste de la sélection canadienne. Le film, dont le titre est tiré d'une phrase un peu sibylline de Jauran, peintre et théoricien du groupe des Plasticiens donne un aperçu pertinent de la genèse du mouvement des Plasticiens. On y rencontre les peintres Fernand Toupin, Jean-Paul Jérôme et

Louis Belzile parlant de leur travail de façon aussi simple que modeste, travail que le galeriste Gérard Gorce a été l'un des rares à présenter régulièrement. S'y joignait le souvenir de Rodolphe de Repentigny (Jauran), mort d'une chute dans les Rocheuses en 1959. Les trois artistes évoquent avec tristesse ses funérailles auxquelles ils ne purent assister. L'arrivée de Molinari, quelques années plus tard, allait reléguer dans l'ombre ces artistes plus soucieux d'expression que de réussite.

Dans *Au-delà des apparences – Portrait de Marie-Claire Blais*, la réalisatrice Suzette Lagacé maîtrise bien sa caméra mais moins bien son sujet. Dans la vie si naturellement gracieuse, Marie-Claire Blais parle ici d'un ton compassé pendant que tout un chacun répand de l'encens autour d'elle.

Buren et le Guggenheim, où avec son brio habituel, « l'homme aux bandes » traite de sa façon de repenser un espace architectural. *Bruce Nauman: the Godfather of Modern Art* a pour sujet l'une des figures emblématiques de l'art contemporain. Tandis que ses œuvres jouent sur l'hypertechnologie de la consommation, l'homme vit comme un pionnier en élevant du bétail dans un coin perdu de l'Ouest américain. Contraste ou paradoxe? Humaniste, il y a découvert, en fait, un lieu de réflexion. *Francesco Clemente: Three Worlds*. Réalisé par sa fille, un film doux et intimiste sur l'évolution du peintre italien qui fut l'une des vedettes des années 1970.

Carlo Maderno: l'émergence du baroque: de belles images sur l'itinéraire du grand architecte commenté de façon parfois un peu floue. *The Socialist, the Architect and the twisted Tower*: amusant de voir l'exubérance méditerranéenne de Calatrava confrontée à la placidité suédoise (apparente). *Château de l'âme*: la musique de la Finnoise Kaija Saariaho illustrée par une promenade en forêt après la pluie. *Qui a tué Dada?* Un peu léger mais agréable, un peu surréaliste mais tardif, dans la lignée du point de vue

de la plupart des historiens d'art, qui font l'histoire sans faire l'art. *Du côté de Vitebsk, Journal de voyage* de Alain Fleischer. Relaté d'une voix séduisante mais monocorde qui finit par endormir le spectateur. Un parcours en train vers le village natal de Chagall. *Vienne 1900*. Si on a encore droit à l'historienne d'art de service pour nous parler de « panture », au moins retrouve-t-on les grandes figures de l'époque, surtout Klimt, l'aîné et Schiele, ce maniériste de la douleur. *Écrivain d'O*: ma parole! si c'est cela l'érotisme à Paris, de maints lieux du monde on aurait pu en remonter! *Ma mère l'Oye* du chorégraphe Thierry de Mey: pauvre Ravel! *Miles Electric: a different kind of blue*: pauvre Miles vieillissant!

CLINS D'ŒIL

De la masse des hors concours, *Docteur Delvoye et Mister Cloaca* de Wilbur Leguebe est de loin celui qui se détache. Imaginez un artiste vous présentant sa « machine à caca » qui s'alimente, broie, digère et défèque telles les entrailles reconstituées de n'importe qui. S'exprimant en français avec un léger décalage, – Flamand né à Gand – Wim Delvoye se raconte d'une façon si sincère qu'on ne peut que le croire. En effet, aucun doute ne tourmente celui qui décrit son invention avec l'intensité du chercheur et l'ingénuité de l'enfant. À suivre...

Jessie Norman – I live alone in my heaven, in my love, in my song. La toujours majestueuse cantatrice parle avec une émotion feutrée de son enfance, de sa couleur et de sa vie d'interprète. Fièvre sans acrimonie, portée par une voix unique vers une carrière exceptionnelle, elle se montre d'une générosité égale tout au long de ces entretiens. Dans *Khaled*, cette jolie réplique: « Je suis Algérien pour toujours, je suis Français pour tous les jours. »

Brando. Par son interprétation tout instinctive de Stanley Kowalski dans *Un tramway nommé Désir*, Marlon Brando fut « le premier acteur à rompre avec l'influence du théâtre britannique sur Broadway ».

On le croyait venu de nulle part, ce qu'il ne démentait pas, alors que sa mère dirigea, à Omaha, une troupe d'amateurs où elle avait fait débiter Henry Fonda.

Robert Guigan, un peintre en marge du rêve américain. Fils d'un galeriste parisien aussi élégant que célèbre pour avoir, entre autres, été le premier à exposer Riopelle, Albert Loeb, devenu galeriste à son tour, s'est cherché un créneau où abriter sa sensibilité. C'est ainsi que, caméra en main, il suit depuis 1972 Robert Guigan, cet artiste de Chicago, dont les toiles parlent des êtres, des lieux, de la musique et de la vie nocturne dans une métropole au paysage constamment bouleversé par les transformations rarement réfléchies des promoteurs.

Krieghoff ou le cabinet d'un peintre populaire. Bon film de Jean Roy sur un peintre qui, plus sensible à la vie joyeuse qu'à la conquête du Paradis, avait montré des Canadiens-français une image « scandaleuse » selon quelques solennels bien-pensants. *Renoir(s), en suivant les fils de l'eau*: une caméra qui se promène sur des bouts de toiles du peintre, puis le portrait du réalisateur flottant « au fil de l'eau » et duquel sortent ses commentaires. Que devait être l'exposition inaugurant les nouveaux locaux de la Cinémathèque française si elle ressemblait à ce qu'on voit ici? Dans *Ed Ruscha – 4 decades*, ce bon artiste pop de la côte Ouest n'est guère mieux traité par une conservatrice salonarde aux propos parfaitement vides. Heureusement, interviewé par son fils, *Adrian Frutiger – l'homme du noir et du blanc* qui créa nombre de caractères typographiques et réalisa la signalisation du métro parisien, révèle sa philosophie de la vie, empreinte de sagesse malgré des deuils cruels dont le suicide de deux de ses enfants.

Prochain rendez-vous du 8 au 18 mars 2007 pour d'autres découvertes et d'autres regrets de ce qu'on n'aura pas vu. □